Romantisme

Novalis et la philosophie romantique de la vie

Georg Lukacs, Lucien Goldmann

Citer ce document / Cite this document :

Lukacs Georg, Goldmann Lucien. Novalis et la philosophie romantique de la vie. In: Romantisme, 1971, n°1-2. L'impossible unité? pp. 13-24;

doi : https://doi.org/10.3406/roman.1971.5367

https://www.persee.fr/doc/roman_0048-8593_1971_num_1_1_5367

Fichier pdf généré le 01/04/2018

GEORG LUKACS

Novalis et la philosophie romantique de la vie[1]

La vie d'un homme vraiment exemplaire doit être intégralement symbolique.
NOVALIS, *Pollen.*

L'arrière-plan, c'est le XVIIIe siècle expirant, le siècle du rationalisme de la bourgeoisie combattante, victorieuse et consciente de sa victoire. Alors qu'à Paris, les doctrinaires rêvaient avec une cruelle et sanglante rigueur les possibilités du rationalisme jusqu'à leurs dernières conséquences, dans les universités allemandes, un livre après l'autre minait et détruisait le fier espoir en la toute-puissance de l'entendement. Napoléon et la réaction intellectuelle étaient déjà dans une proximité angoissante ; après une nouvelle anarchie presque déjà en décomposition, s'annonçait le retour à l'ordre ancien.

Iéna à la fin du XVIIIe siècle. Un incident dans la vie de quelques hommes, qui n'avait pour le grand monde qu'une importance épisodique. La terre entière résonne de batailles, d'effondrements de sociétés entières, mais dans une petite ville d'Allemagne, quelques jeunes gens se réunissent et se proposent de créer à partir de ce chaos une nouvelle culture harmonieuse et universelle. Ils s'attaquent intempestivement à cette tâche, avec cette naïveté incompréhensible et follement hardie qui n'est donnée qu'aux hommes maladivement conscients, et même à ceux-là, seulement pour une seule chose de leur vie, et même dans ce cas, seulement pour quelques instants. C'était une danse sur un volcan, un rêve brillant et improbable ; de nombreuses années plus tard, le souvenir de cette époque devait vivre encore dans l'âme d'un spectateur comme quelque chose de confus et paradoxal. Car malgré la richesse de ce qu'ils avaient rêvé et semé, « il y avait néanmoins quelque chose de pourri dans l'ensemble ». Il s'agissait de construire une tour de Babel spirituelle, mais il n'y avait que de l'air pour tout fondement ; elle devait s'écrouler, mais dans sa chute tout s'est effondré chez ses constructeurs.

I

Friedrich Schlegel a écrit une fois que la Révolution française, la théorie fichtéenne de la science et le *Wilhelm Meister* de Gœthe étaient les trois grandes tendances de l'époque ; et cette énumération contient toute la grandeur et la tragédie de la vie culturelle allemande. Il n'y avait pour l'Allemagne

1. In *Die Seele und die Formen*, Berlin, Fleischel, 1911, pp. 91-117.

Persée BY: creative commons

qu'une seule voie vers la culture : la voie intérieure, celle de la révolution de l'esprit ; car personne ne pouvait penser sérieusement à une révolution réelle. Des hommes appelés à être des hommes d'action ont dû se taire, s'épuiser jusqu'à la mort ou bien sont devenus de simples utopistes qui passèrent leur vie dans les virtualités courageuses de la pensée ; des hommes qui de l'autre côté du Rhin seraient devenus des héros tragiques n'ont pu vivre ici leur destinée que dans la poésie. La constatation de Schlegel est donc, si l'on tient compte de l'époque et des circonstances, étonnamment juste et objective. Il est même étonnant qu'il accorde tant d'importance à la révolution, car pour la vie spirituelle de l'Allemagne, Fichte et Gœthe étaient réellement les grandes tendances de la vie authentique, alors que la révolution avait à peine une signification concrète. Puisqu'on ne pouvait penser à un progrès extérieur, l'énergie des meilleurs s'est orientée vers la vie intérieure, et bientôt « le pays des poètes et des penseurs » dépassa tous les autres en profondeur, en finesse et en intensité spirituelle. Mais par cela même, l'abîme qui séparait les sommets de la base devenait de plus en plus grand ; c'était en vain que ceux qui arrivaient en haut étaient pris de vertige devant la profondeur des abîmes et qu'ils avaient le souffle coupé par la rareté de l'air des hauteurs ; la descente était déjà devenue impossible, car tous ceux qui étaient restés en bas vivaient dans des siècles depuis longtemps dépassés, et il était tout aussi inconcevable de les élever pour y construire une base plus large et plus solide ; il n'y avait plus que le chemin qui continuait vers la hauteur, jusqu'à la solitude mortelle.

Tout semblait disloqué. Chaque sommet se dressait dans un espace vide. Déjà, l'effet du rationalisme était dangereux et dissolvant ; il détrônait — au moins sur le plan de la pensée — toutes les valeurs établies et la seule attitude courageuse de défense était une réaction affective, en dernière instance tout aussi atomisée et anarchique. Et lorsque les fières armures des deux combattants furent détruites par les mains de Kant, il semblait qu'il ne restait rien qui eût pu introduire un ordre dans la masse croissante de connaissances nouvelles et dans la profondeur obscure.

Seul Gœthe y est parvenu. Dans cette mer d'individualismes arbitraires et déchaînés, son culte tyranniquement conscient du moi est une île merveilleusement florissante. Tout autour de lui l'individualisme dépérissait, se décomposait en anarchie des instincts, mesquinerie perdue dans les détails et les états d'âme, renoncement appauvrissant ; lui seul est parvenu à trouver un ordre en et pour lui-même. Il a eu la force d'attendre tranquillement l'instant où son bonheur lui apporterait la plénitude ; mais aussi la force de refuser avec une froide indifférence tout ce qui était dangereux et menaçant. Il a su mener son combat sans jamais mettre en jeu l'essentiel ni jamais abandonner rien d'essentiel dans ses traités de paix et ses compromis. Ses conquêtes étaient telles que sous son regard les déserts se transformaient en jardins, et lorsqu'il abandonnait, ce qu'il perdait ne faisait que renforcer et rendre plus harmonieux ce qu'il continuait de posséder.

Et néanmoins, en lui aussi s'agitaient toutes les forces déchaînées de l'époque, et ses propres foudres maîtrisaient en lui des titans plus dangereux peut-être que les démons qui luttaient en ceux qui étaient précipités dans

le Tartare à cause de leur manque de maîtrise de soi. Il a fait face à tous les dangers et les a tous vaincus. Il a vécu toutes les souffrances de la solitude mais a organisé sa vie de manière à être toujours seul. Toute résonance venant de l'extérieur était pour lui un gain surprenant, un hasard heureux, mais l'ensemble de sa vie a été une nécessité à la fois grande, cruelle et glorieuse que toute renonciation devait enrichir autant que toute acquisition.

Il est certain que ce serait la manière la plus profonde de parler des pré-romantiques que de raconter en détail ce que Gœthe a représenté pour chacun d'entre eux à chaque instant de leur vie. On entendrait alors des ivresses exaltées de victoire et des tragédies muettes, d'immenses épanouissements, des aventures risquées et des voyages à la dérive, et on entendrait surtout les deux cris de combat fondus en un seul : arriver jusqu'à lui et le dépasser !

II

Iéna à la fin du XVIIIe siècle. Quelques trajectoires qui montent abruptement se rencontrent ici pour peu de temps, et des hommes qui ont toujours vécu solitaires découvrent avec une ivresse joyeuse qu'il existe des pensées dont le développement a le même rythme et des sentiments qui semblent s'intégrer aux mêmes systèmes. C'étaient les hommes les plus différents qu'on puisse imaginer, et le fait qu'ils ont pu s'aimer, qu'ils ont pu croire, ne serait-ce que pour peu de temps, à la possibilité d'une progression commune s'écoute comme une légende.

Il est vrai que l'ensemble, bien qu'éparpillé sur toute l'Allemagne, n'était au fond qu'un grand salon littéraire, la création d'un groupe d'écrivains fondée sur une pensée sociale. Les personnalités les plus indépendantes et les plus individualistes s'y trouvaient réunies. Chacun d'entre eux avait atteint, par des chemins longs et difficiles, le point où il pouvait enfin voir la lumière du soleil et où s'ouvrait devant lui un vaste horizon ; chacun avait souffert toutes les tortures d'un homme abandonné dans le désert, assoiffé de culture et de communauté, et les tragiques et douloureuses extases d'un individualisme tendu à l'extrême. Ils sentaient que le chemin qu'ils avaient parcouru, et avant eux, toute jeune génération de l'Allemagne en train de s'éveiller, menait au néant ; et presque en même temps, ils voyaient tous la possibilité de dépasser le néant vers l'être, de se libérer de l'anarchie littéraire qui leur était imposée par les circonstances pour s'orienter vers des buts fertiles et créateurs.

Peu de temps avant eux, Gœthe avait atteint ce but. Et peut-être cette réussite a-t-elle été pour cette génération l'aide décisive qui les a sauvés de cet énervement permanent, désorienté, dissolvant, qui avait détruit depuis un demi-siècle les plus grands esprits de l'Allemagne. Aujourd'hui nous appellerions probablement culture ce qu'ils cherchaient, mais eux, lorsque cela s'est présenté pour la première fois comme fin possible et salvatrice, ont trouvé des milliers de formules poétiques pour le décrire et ont vu des milliers de chemins pour s'en rapprocher. Ils savaient que chacun de leurs

chemins devait y mener ; ils sentaient qu'il fallait assimiler tout l'imaginable, vivre tout le vivable pour que « l'Eglise invisible » qu'ils avaient vocation de créer devienne pleine de richesses et embrasse le monde. Il semblait qu'une nouvelle religion allait naître, panthéiste, moniste, déifiant le devenir, née des nouvelles vérités et des découvertes des sciences naturelles.

Friedrich Schlegel croyait que dans la force universellement pénétrante de l'idéalisme, qui avait déjà pu se manifester auparavant dans les sciences naturelles avant qu'elle ne devienne consciente en tant que philosophie et constitue la profonde unité de l'époque, il y avait une force cachée, génératrice de mythes et qu'il suffisait de la réveiller pour atteindre un fondement commun à toute poésie, à tout art et à toute extériorisation de la vie, un fondement semblable à celui qu'avaient possédé les Grecs. Il est vrai que cette mythologie n'était pas seulement une exigence idéale de la recherche intense du style, mais qu'elle était devenue aussi le fondement de la nouvelle religion. Car souvent ils appelaient religion cette fin qui était la leur, et leur recherche lui subordonnait réellement, avec une exclusivité et une univocité religieuses, tout ce que par ailleurs on est habitué à considérer comme but. Mais à peine quelqu'un aurait-il pu alors exprimer en langage clair ce qu'était cette fin, et même aujourd'hui il n'est pas facile de condenser sa signification en une formule. Il est vrai que la question leur était posée de manière claire et univoque par la vie. Il semblait qu'un nouveau monde était en train de naître et de produire des hommes doués de nouvelles possibilités d'existence. Mais l'ancienne vie qui continuait était telle, et le monde nouveau prenait des chemins tels, qu'il était impossible de trouver une place dans tout cela pour les meilleurs de ses fils. L'existence, l'appartenance à la vie, l'attitude et la prise de position des grands hommes dans le présent étaient devenues de plus en plus dangereuses et de plus en plus douteuses. Partout, dans toute manifestation de la vie, surgissait le problème : comment peut-on et comment doit-on vivre à notre époque ? On cherchait une éthique du génie (« le génie est l'état naturel de l'homme », disait Novalis) et, au-delà de celle-ci, sa religion ; car même l'éthique ne pouvait être qu'un moyen pour atteindre ce but éloigné, cette harmonie finale. Et les anciennes religions, le Moyen Age, l'hellénisme même de Gœthe, le catholicisme, n'étaient que des symboles provisoires pour cette nouvelle aspiration qui élevait dans sa volonté intempestive d'unité tout sentiment au niveau de la religion, tout ce qui était petit et tout ce qui était grand, l'amitié et la philosophie, la poésie et la vie.

Et les apôtres de la nouvelle religion se réunirent dans leurs salons à Berlin et à Iéna et discutèrent d'une manière passionnément paradoxale le programme de la nouvelle conquête du monde — ensuite ils fondèrent une revue très spirituelle et très bizarre, très profonde et très ésotérique, dont chaque ligne trahissait l'impossiblité de la moindre efficacité. Et si malgré tout elle avait agi ?...

« Il y avait malgré tout quelque chose de pourri dans l'ensemble... »

III

Gœthe et le romantisme. Je crois qu'il est devenu clair en quoi ils étaient proches, et plus encore peut-être à partir d'où leurs chemins se séparaient. Naturellement les romantiques eux-mêmes voyaient et ressentaient l'un et l'autre. Ils étaient fiers et heureux de tout rapprochement et la plupart d'entre eux n'osaient indiquer qu'avec crainte et de manière cachée ce qui les séparait de Gœthe. *Wilhelm Meister* a été le vécu décisif de chacun d'entre eux. Mais seule Caroline est restée toute sa vie fidèle à la voie gœthéenne et seul Novalis a eu le courage de s'en séparer. Il a vu plus clairement que les autres la supériorité de Gœthe sur lui-même et ses compagnons : le fait que tout ce qui chez eux n'était que méthode et tendance devenait acte chez Gœthe ; qu'ils ne pouvaient produire que des considérations problématiques sur la nécessité de surmonter leurs problèmes alors que lui surmontait effectivement les siens ; qu'ils cherchaient à créer un monde nouveau où le grand homme, le poète, aurait pu trouver une patrie alors que Gœthe trouvait la sienne dans le monde présent.

Mais Novalis voyait avec la même clarté ce que Gœthe avait dû sacrifier pour y parvenir, et toute sa nature se révoltait contre la prétention de reconnaître cette solution comme la seule possible. Lui aussi avait comme fin la dernière harmonie de *Wilhelm Meister* et il voyait avec la même clarté que Gœthe à quel point étaient dangereux les commencements et les chemins de cet itinéraire. Il croyait cependant que Gœthe s'était appauvri en atteignant le but et que ses sacrifices avaient dépassé ce qui était indispensable pour y parvenir.

C'est ici que la voie du romantisme se sépare de celle de Gœthe. Tous deux cherchent l'équilibre des mêmes forces opposées, mais le romantisme exige qu'aucune force ne perde en intensité pour obtenir l'harmonie. Son individualisme est plus dur, plus entêté, plus conscient et plus pur de tout compromis que celui de Gœthe. Mais les romantiques veulent atteindre l'harmonie dernière précisément en poussant cet individualisme jusqu'à ses limites extrêmes.

La poésie est leur éthique, et la morale leur poésie ; Novalis dit une fois que la morale est fondamentalement poésie et Friedrich Schlegel pense que toute originalité authentique et originelle constitue déjà comme telle une valeur morale. Et néanmoins leur individualisme ne doit pas conduire à l'isolement. Novalis dit : « Notre pensée est dialogue, et notre sensibilité sympathie » et les aphorismes et les fragments de l'*Athenäum* — l'expression la plus caractéristique et lyriquement la plus authentique de leur programme — ne sont pas des créations individuelles ; pour beaucoup d'entre eux on ne peut même pas en établir l'auteur. Car il s'agissait avant tout de souligner la communauté de chemins et de directions, de sorte qu'ils réunissaient parfois les idées de plusieurs en une nouvelle expression synthétique seulement afin d'obtenir un effet de communauté et d'éviter l'expression trop nette d'une personnalité individuelle.

Ils voulaient créer une culture, rendre l'art transmissible, organiser le génie. Ils voulaient que, comme dans les grandes époques passées, toute valeur nouvellement créée devienne une valeur définitivement acquise, que le développement et le progrès ne dépendent pas du hasard. Ils se sont clairement rendu compte que le seul fondement d'une pareille culture ne saurait être qu'un art né de l'esprit, de la matière et de la technique. C'est pourquoi on devait s'adonner maintenant à l'art de combiner les mots comme les anciens joailliers étaient savants dans les possibilités d'assembler les métaux. Mais même la production d'une œuvre parfaite ne pouvait être pour eux une fin dernière ; toute valeur réelle ne saurait être qu'un moyen de formation. « Devenir Dieu, être homme, se former, sont des expressions synonymes », disait Friedrich Schlegel, et Novalis le complète : « La poésie est la forme d'action spécifique de l'esprit humain. » Il ne s'agit pas d'art pour l'art, mais de pan-poétisme.

C'est le rêve archaïque de l'âge d'or. Mais leur âge d'or n'est pas un trésor des époques anciennes définitivement perdu qu'on ne rencontre plus que dans les beaux contes, c'est au contraire la fin, le but, et c'est le devoir de chacun de l'atteindre. C'est cela la « fleur bleue » qui doit être recherchée partout et toujours par les chevaliers rêveurs, c'est cela le Moyen Age qu'ils adorent avec ferveur, c'est cela le christianisme qu'ils professent : il n'y a rien que l'homme ne saurait atteindre ; le temps doit arriver où rien ne sera impossible. « On accuse les poètes d'exagérer, dit Novalis. Il me semble cependant que les poètes n'exagèrent pas assez... Ils ne connaissent pas les forces qu'ils maîtrisent ni les mondes qui doivent leur obéir. » C'est pourquoi, déçu par le *Wilhelm Meister*, il a affirmé que l'ensemble était essentiellement antipoétique, « un *Candide* dirigé contre la poésie ».

C'était pour lui une condamnation à mort, car ici la poésie devenait réellement et exclusivement le centre de tout l'univers. La vision du monde du romantisme est le pan-poétisme le plus authentique. Tout est poésie et la poésie est « l'un et le tout ». Nulle part et pour personne le mot « poète » n'a été si plein de signification, si sacré, si universel. Si la poésie a pu être pour des hommes et des poètes des époques ultérieures le seul autel digne de sacrifice, ce n'est que dans le culte que lui consacrait le romantisme qu'elle embrassait la vie entière, qu'elle n'impliquait aucun renoncement, aucun détournement de la richesse de la vie ; seulement ici elle apparaissait comme la seule possibilité d'atteindre le but sans renoncer à rien. Ce but, c'est la possibilité pour l'homme de vivre réellement ; en employant la terminologie de Fichte, ils parlaient du « moi ». En ce sens, ils étaient égoïstes : des fanatiques et des serviteurs de leur propre développement, qui estimaient et appréciaient les choses seulement dans la mesure où elles le favorisaient. « Nous ne sommes pas moi, écrivait Novalis, mais nous pouvons et nous devons devenir moi, nous sommes des noyaux pour devenir moi. » Et le poète est le seul homme qui corresponde à ces normes, le seul qui ait réellement la grande possibilité de devenir moi. Pourquoi ?

Toute époque qui aspire profondement à la culture ne saurait trouver son centre ailleurs que dans l'art ; et le désir sera d'autant plus intense qu'il y aura moins de culture dans la réalité et que l'aspiration sera plus forte.

Mais ici le problème est posé de manière encore plus claire : l'essence de la philosophie romantique de la vie était, même si cela n'est jamais devenu entièrement conscient, une prédominance de la passivité. L'art de vivre des romantiques était une adaptation géniale à tous les événements de la vie, une faculté extraordinairement intense d'utiliser toutes les choses, une élévation au niveau du nécessaire de tout ce que leur apportait la destinée. Une poétisation du destin, mais non pas sa maîtrise ni son dépassement. Le chemin de l'intériorisation qu'ils prenaient ne pouvait mener qu'à une fusion organique de tous les donnés, qu'à une belle harmonie des images des choses, mais non pas à une maîtrise des choses elles-mêmes.

Mais ce chemin de l'intériorisation était la seule perspective ouverte à leur aspiration vers la grande synthèse de l'unité et de l'universalité. Ils cherchaient un ordre, mais un ordre qui contienne tout et qui n'exige aucun renoncement ; ils ont essayé d'embrasser l'univers entier de manière telle que de l'ensemble de ses dissonances naisse, malgré tout, une symphonie. Mais la synthèse de cette unité et de cette universalité n'est réalisable que dans la poésie. C'est pourquoi celle-ci est devenue pour les romantiques le centre de l'univers. C'est seulement en elle qu'il y avait une possibilité naturelle de dépasser toutes les contradictions en une harmonie supérieure ; c'est seulement en elle qu'il devenait possible d'accorder à chaque chose, par une accentuation plus forte ou plus faible, sa place adéquate. Car pour la poésie tout devient symbole mais aussi tout n'est en elle que symbole ; tout a une signification et une importance, mais rien ne peut avoir ou prétendre à une valeur propre. L'art de vivre des romantiques est une poésie devenue praxis ; les lois les plus internes et les plus profondes de la poésie deviennent ici les impératifs de la vie.

Mais où tout est bien compris et profondément vécu, il n'y a plus de véritable contradiction. Les romantiques cherchaient leur propre moi, quels qu'aient été les chemins qu'ils paraissaient prendre, et le rythme de cette recherche créait des proximités et des parentés mais non pas une communauté de direction. Ce sont seulement les mots qui créent les accords et les différences. Même les convictions ne sont, dans le meilleur des cas, que des chemins vers les valeurs authentiques ; le plus souvent des expressions imparfaites et provisoires pour des sentiments qui ne sont pas encore assez mûrs pour qu'on leur donne forme. Seul le sens du rythme et le tact social (les deux concepts sont synonymes) sont nécessaires pour faire disparaître toutes les dissonances non résolues. Gœthe a dû intervenir, sans quoi les frères Schlegel auraient publié l'un après l'autre, dans le même numéro de l'*Athenäum*, la *Heinz Widerporst* de Schelling et le *Christianisme* de Novalis. Aucune conviction ne pouvait séparer les uns et les autres ; elles avaient trop peu d'importance vitale. Toute tentative d'opposition idéologique, quel qu'ait été son but, était reçue avec ironie ; interprétée de manière symbolique, on la reconnaissait tout au plus, si elle le méritait, comme religion.

L'égoïsme des romantiques avait une couleur fortement sociale. Ils espéraient que le développement extrême de la personnalité finirait par rapprocher réellement les hommes ; eux-mêmes y cherchaient le moyen de se sauver de la solitude et du chaos. Ils étaient profondément convaincus que précisément

cette manière originale d'écrire, qui n'acceptait aucun compromis, engendrerait la communauté vraie et nécessaire entre l'auteur et le lecteur, et créerait cette popularité qui était leur but profondément affirmé. Ils voyaient clairement que seule l'absence d'une telle communauté était la principale raison qui empêchait le merveilleux déploiement de forces de leur époque de mûrir en réalisations culturelles. C'est une pareille communauté qu'ils voulaient développer à partir de leur cercle réduit et fermé, et ils y sont parvenus — à l'intérieur de ce cercle et pendant quelques années seulement. Tant que, venant des directions les plus diverses, et poursuivant des chemins tout à fait différents, ils croyaient néanmoins marcher sur la même grande voie, ils voulaient considérer toute divergence comme négligeable et n'accorder d'importance qu'à ce qu'ils avaient en commun. Mais ceci ne devait être que le commencement modeste d'harmonies plus authentiques à venir. Mais il a suffi qu'un petit nombre d'appréciations se soient déplacées chez quelques-uns d'entre eux pour que la « guilde » soit dissoute et que l'harmonie des accords mutuels soit transformée en dissonances assourdissantes de tons qui ne faisaient que se succéder.

Un refus en apparence conscient de la vie était le prix de l'art romantique de vivre ; mais cette attitude n'était consciente qu'en surface. dans le domaine de la psychologie : sa nature et ses liens profonds sont restés inconnus même des romantiques, et c'est pourquoi ils n'ont pu devenir une force libératrice de la vie. La réalité effective de leur vie avait disparu de leurs yeux et avait été remplacée par une autre, poétique et purement spirituelle. Ils avaient créé un univers homogène, unitaire et organique, et l'avaient identifié à la réalité. C'est pourquoi il était devenu, d'une certaine manière, angélique, flottant entre le ciel et la terre, quelque chose qui brillait sans avoir de substance ; mais par cela même, ils avaient abandonné l'énorme tension entre la poésie et la vie qui donne à l'une et à l'autre leurs forces réelles et créatrices de valeurs. Cette tension, ils ne l'avaient même pas supprimée, ils l'avaient tout simplement, au cours de leur envol héroïquement frivole vers le ciel, oubliée sur la terre. Ils savaient à peine encore qu'elle pouvait exister. Ce n'est qu'ainsi qu'ils ont pu réaliser leur panthéisme mais, par cela même, ils ne pouvaient plus prendre conscience de ses limites. Et c'est pourquoi la rencontre avec les limites ne pouvait devenir pour eux ni tragédie comme pour ceux qui vivent leur vie jusqu'aux possibilités extrêmes, ni chemin vers une œuvre réelle et authentique dont la grandeur et la force auraient consisté précisément en la séparation de ce qui était hétérogène et en la création d'un monde nouveau et unitaire définitivement détaché de la réalité existante. La rencontre des limites a été ainsi pour eux un effondrement, le réveil d'un beau rêve exalté, une fin triste, sans essor et sans enrichissement. Parce qu'ils identifiaient le cosmos rêvé et créé par eux-mêmes avec le monde réel, jamais et nulle part ils ne sont parvenus à les séparer ; ils ont pu croire en la possibilité d'une action sans renoncements, en une création poétique à l'intérieur de la réalité. Mais toute praxis, toute création est limitée ; aucun acte ne peut être réalisé sans renoncement, et jamais celui qui agit ne sera universel. L'aveuglement tragique des romantiques résidait dans le fait qu'ils ne pouvaient et ne voulaient pas voir clairement cette nécessité. C'est

pourquoi le sol s'est imperceptiblement dérobé sous leurs pieds ; c'est pourquoi leurs constructions monumentales et fortes se sont progressivement transformées en châteaux de cartes, pour finalement se dissoudre dans le vide. Et le rêve de communauté s'est lui aussi dissous comme une brume et il a fallu peu d'années pour que chacun d'entre eux ne comprenne presque plus le langage des autres ; et avec cela s'est dissous même le rêve le plus profond, l'espoir en une culture à venir. Car maintenant qu'ils avaient goûté l'ivresse de la communauté, ils ne pouvaient plus tenter une ascension solitaire. Beaucoup d'entre eux sont devenus des épigones de leur propre jeunesse ; quelques-uns, fatigués de la recherche vaine d'une nouvelle religion et de la vision désespérée de l'anarchie croissante qui ne faisait que renforcer leur aspiration vers l'ordre, se sont abrités, résignés, dans les ports tranquilles des anciennes religions, et c'est ainsi que ceux qui étaient partis jadis pour transformer et recréer le monde finissaient comme des convertis prosternés dans la prière.

« Il y avait malgré tout quelque chose de pourri. »

IV

Novalis n'a été mentionné que rarement jusqu'ici et néanmoins c'est de lui qu'il a toujours été question. Personne n'a affirmé avec plus d'insistance la valeur exclusive des buts extrêmes que ce jeune homme doux, prédestiné à la mort. Personne n'a été plus menacé par tous les dangers de la conception romantique de la vie — et néanmoins il est le seul de tous ces grands théoriciens de l'art de vivre qui ait pu arriver à une vie harmonieusement organisée. Tous les autres ont été pris de vertige devant leur propre abîme qu'ils voyaient toujours ouvert devant eux, même au moment de la réussite la plus brillante, et chacun d'entre eux s'y est précipité ; lui seul a réussi à arracher au danger toujours immanent des forces capables d'élever et de renforcer la vie. Et si la menace qui pesait sur lui était plus brutale, plus physique que pour les autres, il a réussi néanmoins à y puiser la plus extraordinaire énergie vitale. Peut-être précisément à cause de cela.

Car cette menace était la mort. Sa propre mort et celle de l'être qui était le plus proche de son âme. Le projet de sa vie ne pouvait être qu'accorder de manière valable ces morts à la poésie qui devait constituer sa vie ; insérer harmonieusement sa vie entre elles comme une donnée immuable. Vivre de manière telle que la mort vienne seulement au moment nécessaire et interrompe seulement des choses dont la beauté et la loi internes exigent qu'elles restent éternellement fragmentaires ; survivre à la mort de celle qu'il aimait profondément, mais de manière telle que la mélodie de la douleur ne se taise jamais entièrement, qu'une nouvelle époque commence avec cette mort, que sa propre mort inévitable reste dans un rapport profond avec celle de la femme aimée et que la brève vie entre les deux morts devienne néanmoins riche et pleine d'intensité.

C'est en lui que les tendances du romantisme sont allées jusqu'à leurs dernières limites, et qu'elles ont toujours nié de manière consciente et décidée la

tragédie comme forme de la vie (seulement comme forme de la vie et non pas comme forme de la littérature) ; leur aspiration la plus haute était d'éliminer partout la tragédie, de dissoudre de manière non tragique toutes les situations tragiques. La vie de Novalis est là aussi la plus romantique ; la destinée l'a placé à un endroit où tout autre n'aurait pu trouver que souffrance ou extase tragiques ; mais tout ce que ses mains touchaient se transformait en or et rien ne pouvait l'approcher sans lui apporter un enrichissement. Son regard rencontrait toujours les douleurs les plus profondes, il devait se précipiter toujours dans l'abîme du désespoir le plus atroce, mais lui, il souriait et était heureux.

Le jeune Friedrich Schlegel a noté leur premier entretien ; ils avaient tous deux vingt ans. Novalis défendit son opinion avec une passion sauvage : « Il n'y a rien de mauvais dans le monde — tout s'approche de nouveau de l'âge d'or. » De nombreuses années plus tard, à la fin de sa vie, le héros de son unique roman a trouvé une formule définitive pour ce sentiment : « Destin et état d'âme ne sont que des termes qui désignent une seule et même chose. »

Plus d'une fois la destinée l'a frappé de manière destructrice et impitoyable. Il lui donna tout et devint plus riche qu'auparavant. Après une jeunesse désorientée, il semblait qu'une petite fille pouvait être l'accomplissement de toutes ses aspirations ; elle mourut, et il ne lui resta rien d'autre que la foi que lui aussi allait la suivre bientôt dans la mort. Il ne pensait pas au suicide ni au fait que la souffrance pourrait le détruire ; il avait la certitude inébranlable de pouvoir et de devoir s'adonner tranquillement et joyeusement à la vie telle qu'elle s'offrait à lui et que néanmoins il ne vivrait pas longtemps. Car il voulait mourir et cette volonté était assez forte pour faire venir la mort.

Mais la vie survint et voulut le lui refuser. Elle lui montra des poèmes non encore écrits, brillants, s'envolant dans le lointain, des chemins éclairés qui permettaient de dépasser le grand Gœthe. Elle étala devant lui les innombrables miracles des nouvelles sciences, leurs perspectives vers l'infini, leurs possibilités de créer des univers nouveaux. Elle l'amena dans l'univers des actes, et il dut constater qu'il n'y avait pour lui rien de sec et de stérile, que dans sa proximité tout devenait harmonie et que même son métier de fonctionnaire se transformait en chant de victoire. Mais lui, il voulait néanmoins mourir.

Mais la vie le lui refusa. Elle ne lui accordait même pas la seule chose qu'il implorait de la destinée, la fidélité. A la place, elle lui offrit un nouveau bonheur, un nouvel amour : celui d'un être plus élevé que n'avait été l'autre, l'unique ; mais lui, il ne voulait pas l'accepter. Il ne voulait que rester fidèle ; à la fin il ne put quand même résister ; il revint à nouveau à la vie, lui qui ne voulait que mourir ; l'éternel prophète de la croyance que rien n'est impossible à l'homme, qui n'avait voulu qu'une seule chose réellement — mais qui précisément sur ce point avait fait le contraire de ce qu'il avait voulu. Et néanmoins rien ne se brisa en lui lorsque toute la construction de sa vie fut détruite : gai et décidé, il s'approcha de son bonheur avec la même décision et le même bonheur avec lesquels il était auparavant prêt à mourir.

Mais lorsqu'il tendit enfin ses mains vers la vie, lorsqu'il dépassa l'adoration

de la mort, le sauveur jadis vainement espéré apparut. Et ce qui peu de temps auparavant aurait été le couronnement de sa vie, la mort, le frappa comme une dissonance. Mais comment pouvait-il encore mourir maintenant ? Ses amis ne croyaient pas que la mort avait été réellement si proche et étaient convaincus qu'il n'avait pas soupçonné cette proximité. Mais lui établit pour cette mort un nouveau programme de vie ; il évita soigneusement tout ce qu'un malade ne peut réaliser entièrement et intensément et vécut uniquement pour ce qui pouvait être favorisé par la maladie. Un jour, il écrivit : « Les maladies sont certainement une chose très importante pour l'humanité... nous ne connaissons que de manière très imparfaite l'art de les utiliser. » Et lorsque, peu de mois avant sa mort, il fait à son ami Tieck un rapport sur sa vie, il écrit : « ... de sorte que c'était une époque trouble. J'étais le plus souvent joyeux ». Et Friedrich Schlegel, qui était près de lui jusqu'au dernier instant, parle de « joie indescriptible » lorsqu'il raconte sa fin.

V

Novalis est le seul vrai poète de l'école romantique. Ce n'est qu'en lui que toute l'âme du romantisme est devenue chant et seulement chez lui de manière exclusive. Les autres, si on peut dire qu'ils étaient des poètes, n'étaient que des poètes romantiques. Le romantisme ne leur a donné que des thèmes nouveaux, a changé seulement leur orientation, ou bien les a enrichis. Mais ils étaient déjà poètes avant de découvrir en eux ces nouveaux sentiments et le sont restés même après s'être détournés de tout romantisme. La vie et l'œuvre de Novalis — il n'y a aucun moyen d'éviter ce lieu commun qui est la seule formule adéquate — constituent une unité inséparable et c'est précisément en tant que pareille unité qu'elles sont un symbole du romantisme dans son ensemble ; on dirait que la poésie romantique, offerte et perdue dans la vie, a été sauvée par sa vie et serait devenue par cela même une poésie plus pure et plus authentique. Il n'y a pas de tentative romantique qui, sur ce point, ne soit restée pure tentative, mais leur volonté nécessairement fragmentaire d'unité n'est restée chez aucun des romantiques si fragmentaire que chez lui, qui dut mourir précisément lorsqu'il commença à créer. Et néanmoins il est le seul dont la vie n'ait pas laissé derrière elle seulement un bel amas de ruines duquel on peut déterrer quelque morceau merveilleux pour se demander, étonné, quelle a pu être la bâtisse dont il a peut-être jadis fait partie. Ses chemins l'ont tous conduit au but, et ses questions ont toutes trouvé une réponse ; tous les fantômes et tous les mirages du romantisme ont trouvé ici une incarnation ; il a été le seul que les feux follets du romantisme n'aient pas pu attirer dans des marais sans fond car ses yeux étaient capables de voir dans chaque feu follet une étoile et parce qu'il possédait des ailes pour la poursuivre. Il a été celui qui a rencontré la destinée la plus cruelle, et lui seul a été capable de croître dans cette lutte. De tous ces gens qui voulaient dominer la vie, il est le seul qui ait réussi à forger la sienne et à en faire une œuvre d'art.

Mais lui non plus n'a pas trouvé une réponse entièrement adéquate à sa

question, car il interrogeait la vie et c'est la mort qui lui a répondu. Peut-être est-ce encore plus grand de chanter ainsi la mort que la vie ; mais ils n'étaient pas partis en quête d'une telle chanson.

C'est la tragédie du romantisme que seule la vie de Novalis ait pu devenir poésie ; sa victoire est une condamnation à mort de toute l'école. Car tout ce avec quoi les romantiques voulaient conquérir la vie ne suffisait que pour une belle mort ; leur philosophie de la vie n'était qu'une philosophie de la mort, leur art de vivre un art de mourir. Car leur désir d'embrasser l'univers tout entier faisait d'eux des esclaves de toute destinée et peut-être Novalis ne nous paraît-il si grand et si entier que parce qu'il est devenu l'esclave d'un maître invincible.

1907.

(Traduction française de Lucien Goldmann, septembre 1970.)